

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE



Tome LXXV - 2015

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE

rampe d'accès assez pentue, pour accéder au-dessus de la carrière. D'autres blocs de dimensions plus modestes servent de soutènement au talus en bordure du chemin qui contourne vers le nord-est l'excavation. En bordure nord-est de l'excavation, le relief correspond à une accumulation d'éclats, de cailloux et de petits blocs de marbre, résidus des travaux contemporains. Ces dépôts sont totalement absents à l'ouest de l'excavation. En face de l'entrée de la carrière, une sorte de promontoire constitué de déchets de blocs de marbre, liés à l'extraction contemporaine, domine le cours du Lez de sept mètres. Sur ce promontoire, sont situés un mur ruiné en bordure du chemin qui pourrait correspondre à l'ancienne forge et les restes d'un treuil métallique en bordure occidentale, ainsi que quelques blocs quadrangulaires abandonnés sans ordre précis. Certains d'entre eux présentent des traces d'extraction au foret et d'autres au fil hélicoïdal. Un passage agricole situé entre le pont et la carrière, permet de joindre le chemin de la carrière au chemin de la plaine en traversant le Lez. Ce chemin parcouru par d'énormes ornières, est très pentu de chaque côté du Lez. En octobre 2014, il y avait un peu plus d'un mètre d'eau dans le Lez au niveau de ce passage à gué.

La prospection dans la forêt de l'Estelas, dans les prairies environnantes et dans le secteur du ravin de Poudades, n'a rien révélé. M. Serge Pagès avait entendu parler par sa grand-mère de la carrière du roi située selon ses souvenirs, dans le secteur de la Fontaine de Ribens, après les granges du bord du canal. Nous n'avons rien trouvé, hormis des traces d'exploitation modernes en bord de chemin à mi-distance entre la carrière du Traouc del Debreberi et la Fontaine de Ribens. Plusieurs travaux universitaires⁴⁸ signalent des traces d'exploitation sous forme de négatifs d'extraction de blocs et de colonnes, 60 m en amont du pont d'Aubert, sur la rive gauche du Lez. Une prospection et une observation minutieuse des bords du Lez ainsi que des soubassements du pont nous montrent qu'il n'y aucune trace d'extraction de bloc ou de colonne de marbre dans ce secteur. Il s'agit simplement de marques d'érosion karstiques, au sein de la brèche calcaire.

La diffusion du marbre noir Grand Antique d'Aubert dans le monde romain est une problématique très importante et peu documentée, malgré quelques recherches sur la période tardive (IV^e-V^e siècle)⁴⁹. La question de son exploitation sous le Haut-Empire est posée.

Est-ce que tout le marbre archéologique réputé être du Grand Antique d'Aubert peut effectivement provenir de cette carrière ariègeoise ? Y-a-t-il d'autres gisements de ce type ailleurs ? Peut-on évaluer le volume de matériaux exploités dans l'Antiquité ? Avons-nous une exploitation réduite, mais destinée à des édifices de prestige à la fin de l'Antiquité ?

Un inventaire précis des sites archéologiques où a été retrouvé ce marbre très reconnaissable, ainsi que la nature des éléments fabriqués, colonnes, placages ou autres, serait sans aucun doute très intéressant.



Mobilier wisigothique issu de collections anciennes en provenance de la nécropole de Las Plasses commune de Monteils (Tarn-et-Garonne)*

par Jean-Luc BOUDARTCHOUK¹

Le site archéologique

Le champ d'inhumation de Las Plasses fut signalé pour la première fois en 1878 par l'archéologue et folkloriste Jules Momméja, dont la maison familiale était peu éloignée du site :

« Nouveau cimetière barbare à Monteils.

Il y a cinq ans environ, une gravière fut ouverte au lieu de Las Plasses, dans une friche qu'entourent de maigres champs où les récoltes poussent, en dépit de toutes les règles agronomiques, parmi d'innombrables pierrailles. Dès les premiers coups de pioche, quelques sépultures furent signalées. J'allai les visiter et dans une d'elles, je découvris quelques briques à rebord, dont une intacte ; mais le sol avait été si complètement bouleversé qu'il fut impossible de reconnaître si ces énormes briques avaient servi à la sépulture, ou si elles provenaient de quelque ruine voisine. Rien de plus ne fut signalé ; or, ces derniers jours, je fus averti que, les travaux ayant été repris, on avait recueilli dans une tombe deux boucles d'oreille rongées par la rouille, mais ornées de belles pierres rouges. Je fus aux informations, et mon excellent voisin, M. Pierre Miquel, me remit ces objets, qui sont d'assez grands anneaux ouverts, dont la grosse tête ronde se soude, par un seul bout, à une grosse tête cubique aux

48. L. TROIPLIS, *Le Haut-Salat et le Castillonais oriental de l'âge du fer à l'Antiquité tardive*, mémoire de maîtrise, Université de Toulouse-Le Mirail, 1995, 144 p.

49. A. ALVAREZ *et al.*, « Marmoles y calizas... »

* Communication présentée le 3 mars 2015, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2014-2015 », p. 232.

1. Nos vifs remerciements au propriétaire actuel de ces trois objets, pour son accueil et les renseignements qu'il nous a aimablement communiqués.

coins abattus, et dont les quatre faces portent des grenats ovales, d'assez grandes dimensions. [...]

L'auteur de la découverte avait constaté que de chaque côté de la tête du cadavre était une tuile à rebords formant toit, tandis qu'il n'y en n'avait pas trace le long du corps. Une enquête minutieuse et l'étude directe des lieux m'ont confirmé l'exactitude de cette observation [...]. Je n'avais encore jamais constaté cette simplification de l'arche sépulcrale qui consiste en deux briques posées en manière de toit au-dessus de la tête du cadavre, dont rien ne protégeait le corps. Au près de celui qui possédait mes deux boucles d'oreille, il y avait une longue patte-fiche en fer. On n'a remarqué aucun autre objet, mais j'ai trouvé dans les déblais de nombreux fragments de poterie noire, épaisse et grossière. Sans doute, les autres objets ont été rongés par la rouille, ou bien ont échappé aux yeux des travailleurs. Le crâne, que j'ai pu voir, est petit, mignon, bien conformé ; c'est celui d'une toute jeune femme [...].

Une seconde description du site se trouve dans un manuscrit autographe de J. Momméja ; il a appartenu par la suite à la collection de J. Neveu et il est désormais propriété des Archives Départementales de Tarn-et-Garonne.

« Le cimetière mérovingien de Monteils.

Course rapide à la gravière de Las P[la]sses, où fut jadis un cimetière barbare. C'est maintenant une immense fosse, profonde de trois mètres, dont les talus de gravier pur sans mélange de terre apparaissent bien homogènes, alors qu'à ma dernière visite, des tombes coupées par la pioche s'y dessinaient avec une netteté parfaite. Ce polyandre [sic] s'étendait de l'ouest à l'est, parallèlement à la route de Puylaroque. Devers Monteils, certaines sépultures étaient abritées par des briques à rebords combinées de manière à faire une sorte de toit protecteur à la seule tête du cadavre. À l'autre extrémité, devers Caussade, il y avait quelques sarcophages rectangulaires et non pas trapézoïdaux, ce qui prouve leur antiquité. [...] Pris entre ces sarcophages parallélépipédiques et les sépultures abritées par des briques à rebords, le cimetière de las Plasses remonte à une période assez courte et se rattache à l'extrême fin de l'époque gallo-romaine. Très peu d'objets y ont été recueillis, tant à cause de la nature du terrain, que de la façon dont les fouilles ont été conduites. Des équipes de prestataires s'attaquaient au banc de graviers, en le ruinant à sa base pour le faire ébouler en tranches épaisses, puis ils chargeaient sur des tombereaux ce tas de gravier, à grand coup de pelles ; le tout en jurant, plaisantant, riant et chopinant [...]. Il est donc extraordinaire que de tels fouilleurs aient remarqué les rares objets qui n'avaient pas entièrement été rongés par la rouille, dans ce sol ultra calcaire et perméable, où le fer s'est dissous sans laisser de traces, où les ossements, eux-mêmes, se conservent fort

mal. Et le fait est d'autant plus surprenant que ces objets : une boucle de ceinturon et deux boucles d'oreille, toutes décorées de grenats, sont de très petite dimension. Ils font partie de ma collection, et je suis assez fier de les posséder, car ces boucles d'oreille sont à peu près uniques dans le Sud-Ouest [...].

[Rédigé pendant la Première guerre mondiale, 1916 ?]

Le mobilier archéologique

Les deux boucles d'oreille et la plaque-boucle

Ces trois objets appartiennent actuellement à une collection privée ; ils ont été publiés en dernier lieu par J. Lapart et J. Neveu (1986). Au vu des deux descriptions de Momméja, il semble que les boucles d'oreille et la plaque-boucle ne proviennent pas de la même sépulture. Les deux boucles d'oreille sont issues d'une tombe en coffre de *tegulae* (en tout cas au niveau de la tête). On ne sait en revanche d'où provient la plaque-boucle, qui n'apparaît que dans la description la plus récente du site.

Les boucles d'oreille, en alliage cuivreux, petits pendants polyédriques ornés de quatre petits grenats hémisphériques, sont attestées dans le monde wisigothique et appartiennent au Niveau II de G. Ripoll (480-490 - ca. 525) (fig. 1 et 2).



FIG. 1. BOUCLES D'OREILLE ET PLAQUE-BOUCLE DE MONTEILS tels qu'ils étaient présentés dans la collection Momméja, cliché ancien. Le cartel, écrit de la main de Momméja, semble indiquer que les objets proviennent d'une même tombe. *Collection particulière.*



FIG. 2. PLAQUE-BOUCLE DE MONTEILS. La plaque zoomorphe figure probablement un abdomen d'insecte (*vespini* ?).
Cliché Anne-Laure Napoléone.

La plaque-boucle, comme l'avaient bien remarqué MM. Lapart et Neveu, relève d'un type peu courant (fig. 3), pour laquelle cependant existe un parallèle particulièrement éclairant : le mobilier de la tombe wisigothique en sarcophage de Routier dans l'Aude (P. et R. Toulze, 1983). Cette plaque-boucle, en laiton avec traces de dorure (?), est ornée de deux pâtes de verres hémisphériques imitant le grenat (une est manquante), ainsi que d'une plaque trapézoïdale, disparue² ; elle possède un ardillon massif et épais « en massue » à sa base. La plaque est en forme de triangle allongé dont les contours dessinent trois segments, dans lequel nous reconnaissons un abdomen d'insecte, peut-être celui d'un

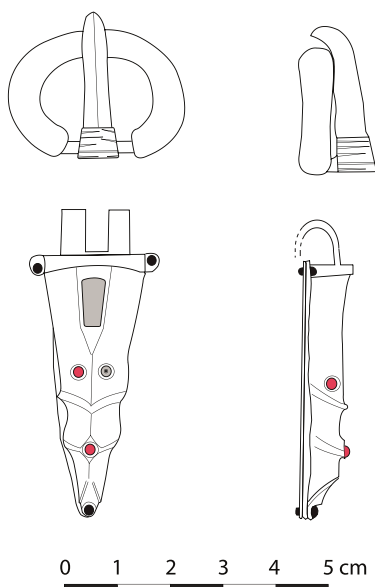


FIG. 3. PLAQUE-BOUCLE DE MONTEILS. D'après document inédit Jacques Neveu, révisé sur pièce. DAO Anne-Laure Napoléone.

2. L'objet similaire de Routier recelait encore quelques vestiges de paillons au fond de la cavité.

hyménoptère vespiforme³. La technologie des différentes pièces constitutives de la plaque-boucle et leur mode d'assemblage la situent clairement dans les productions wisigothiques. Sa datation est rendue délicate par le peu de parallèles ; si le VI^e siècle paraît envisageable (ce qui est la datation retenue pour la tombe de Routier par les auteurs de la publication), le dernier quart du V^e siècle n'est pas à exclure (notamment au vu de la forme et du profil de la boucle et de son ardillon). Sans doute les plaques-boucles « en forme d'insecte » de Monteils et Routier doivent-elles être rapprochées de la série des plaque-boucles wisigothiques d'Espagne, dont la plaque aux contours découpés représente un poisson, et que l'on date des années 480-490 - 525 (Quiroga 2010 p. 259).

Les deux fibules

C'est « au début du XX^e siècle » que l'on découvrit fortuitement, sans doute à l'occasion de travaux sur le site de la gravière⁴, deux fibules parfaitement conservées (Neveu 1976 ; Lapart, Neveu 1986), qui devinrent la propriété de Jacques Neveu avant d'être acquises récemment par le Musée Saint-Raymond, Musée des Antiques de Toulouse (fig. 4 et 5). L'on ne sait rien du contexte précis de leur découverte et J. Momméja ne les connaissait pas.



FIG. 4. LES FIBULES DE MONTEILS, vue générale. Cliché Anne-Laure Napoléone.

Il s'agit d'une paire de fibules ansées dissymétriques à cinq digitations, tête demi-circulaire et pied losangique, réalisées en alliage cuivreux doré et ornées de petits

3. Les incrustations de verre ou de grenat pourraient alors évoquer le dessin des tergites.

4. Renseignement donné par Raymonde Neveu, que nous remercions vivement.



FIG. 5. FIBULE DE MONTEILS, détail de la décoration zoomorphe des doigts : chefs de rapaces sur les côtés, protomes d'insecte au centre.
Cliché Anne-Laure Napoléone.

grenats hémisphériques. Les digitations sont zoomorphes ; les deux latérales représentent de manière classique des chefs de rapace dont l'œil est figuré par un grenat ; les trois centrales sont beaucoup plus inhabituelles puisque nous y reconnaissons des protomes d'insecte très stylisés⁵. Les yeux composés sont figurés par deux protubérances latérales et le *vertex* par une nervure axiale (d'Aguilar, Fraval 2004, s.v.). Il faut y voir la transposition de représentations légèrement plus anciennes que l'on retrouve sur certaines fibules en argent de type « Smolin » et leurs dérivés (Kazanski, Mastykova, Périn 2015, p. 51-52, 70), comme par exemple les trois boutons des fibules de Lezoux (Périn 2000, p. 156-157) ou de Castelbolognese (Bierbrauer 1994, p. 178), toutes deux datées autour du second tiers du V^e siècle, ou bien dans une moindre mesure les boutons des fibules de Breny et de Chassemy (Koch 1998 Tafel 54 ; Kazanski, Mastykova, Périn 2015, p. 71). Plus proches du point de vue morphologique des fibules de Monteils, mais à trois digitations seulement, on peut citer les fibules de Sirmium (Aberg 1922 p. 51) ou de Zenum (Kazanski 1991 p. 107), datées de la seconde moitié du V^e siècle et attribuées aux Ostrogoths ; les deux digitations latérales sont y assez semblables aux trois centrales de Monteils.

De telles représentations de protomes d'insecte trouvent également – et initialement – leur source dans les « fibules-mouches » du V^e siècle ; les parallèles les plus proches renvoient à une fibule-mouche découverte sur la péninsule de Taman (fédération de Russie), dont on

5. Lorsque le corps est représenté complet, soit sur des appliques, soit sur des fibules, les chercheurs les identifient selon les cas et les opinions à des « cigales », des « mouches » ou des « abeilles ». Avouons que la mouche, au contraire de la cigale et de l'abeille, ne fait guère sens.

date la série des années 410-440 (Kazanski, Périn, 2000, p. 20-21), et à une autre découverte en Hongrie à Kistokaj, datée de vers et après 430 (Bona 2002 p. 149).

Les fibules de Monteils, qui appartiennent au type « Fibeln mit Strichverzierung » de A. Koch, équivalent du type « Envermeu », sont caractérisées par un décor radié au niveau de la tête et résillé au niveau du pied losangique, qui possède six excroissances décorées de grenats hémicirculaires et une extrémité allongée. Les fibules de ce type, dont l'origine wisigothique de Gaule est pour nous hors de doute, pourraient être datées entre la fin du V^e siècle et le début du VI^e siècle (Koch 1998, p. 236-239) ou durant la phase MA1 de Legoux/Périn/Vallet c'est-à-dire entre 470-480 et 520-530 (Kazanski, Mastykova, Périn, 2015, p. 53). Des parallèles aux fibules de Monteils (à l'exception toutefois des représentations de protomes d'insecte pour lesquelles nous ne connaissons pas d'équivalent pour ce type de fibules) existent en Espagne wisigothique, comme à la nécropole du Pla de l'Horta en Espagne (Quiroga 2010, p. 254), mais aussi à Herpes (Delamain 1892, pl. VII) ou même dans les « environs de Toulouse » (Barrière-Flavy 1892, pl. III, n° 2).

Ces cinq objets sont les seuls connus en provenance du site ; tous paraissent d'origine, de qualité et de chronologie similaire et ils forment ensemble une parure complète, semblable à celle mise au jour dans le sarcophage de Routier. Compte tenu des éléments dont nous disposons sur les circonstances de leur découverte, on ne peut exclure qu'ils ne proviennent en fait de la même sépulture mais aient été dispersés au moment de la découverte. Il s'agit en tout cas d'un ensemble homogène que l'on peut attribuer à la culture matérielle des Goths de Gaule durant la seconde moitié du V^e siècle jusqu'aux premières années du VI^e siècle. Ces objets représentent, par certains détails de leur forme ou de leur décor, une sorte de « chaînon manquant » entre les productions dérivées des objets « danubiens » et celles du plein VI^e siècle, abondantes en Espagne et en Septimanie, mais absentes du Toulousain à la suite de la conquête franque de 507-508.

Bibliographie

ABERG (Nils) – *Die Franken und Westgoten in der Wölkerwanderungszeit*, Uppsala, 1922.

AGUILAR (Jacques d'), FRAVAL (Alain) – *Glossaire entomologique*, Paris, 2004.

BARRIÈRE-FLAVY (Casimir) – *Étude sur les sépultures barbares du Midi et de l'Ouest de la France. Industrie wisigothique*, Toulouse-Paris, 1892.

BIERBRAUER (Volker) – « Esempio di tomba germanico-orientale di epoca precedente gli Ostrogoti. III.8 Castelbolognese, Ravenna », dans *I Goti*, Milan, 1994, p. 178.

BONA (Istvan) – *Les Huns. Le grand empire barbare d'Europe*, Paris, 2002.

DELAMAIN (Philippe) – « Les sépultures barbares d'Herpes », dans *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente*, années 1890-1891, Angoulême, 1892, p. 181-203.

DUDAY (Henri) – « La sépulture de Routier (Aude). Étude des restes humains », dans *Bulletin de la Société d'Études Scientifiques de l'Aude*, t. LXXXIII, 1983, p. 57-64.

KAZANSKI (Michel) – *Les Goths (I^{er}-VII^e après J.-C.)*, Paris, 1991.

KAZANSKI (Michel), PÉRIN (Patrick) – « "Fibules-mouches" de l'époque des Grandes Migrations découvertes en Gaule », dans Kazanski (Michel), Soupault (Vanessa) dir., *Les sites archéologiques en Crimée et au Caucase durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge*, Leiden, 2000, p. 15-28.

KAZANSKI (Michel), MASTYKOVA (Anna), PÉRIN (Patrick) – « Les wisigoths en Gaule du Nord d'après les données de l'archéologie : état des recherches », dans *Tractus Aevorum*, 2, 2015, p. 4-44.

KOCH (Alexander) – *Bügel fibeln der Merowingerzeit in Westlichen Frankenreich*, Mainz, 1998, 2 vol.

LAPART (Jacques), NEVEU (Jacques) – « Objets mérovingiens de Monteils près de Caussade (Tarn-et-Garonne) », dans *Montauban et les anciens pays de Tarn-et-Garonne*, Montauban, 1986, p. 49-56.

MOMMÉJA (Jules) – « Nouveau cimetière barbare à Monteils », dans *Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne*, 1878, p. 254-255.

MOMMÉJA (Jules) – *Manuscrit*, anciennement collection Jacques Neveu, actuellement propriété des Archives Départementales de Tarn-et-Garonne.

NEVEU (Jacques) – *Monographie de Monteils près de Caussade (Tarn-et-Garonne)*, Montauban, 1976.

PÉRIN (Patrick) – « Tombe de femme, Lezoux (Puy-de-Dôme), France », dans *L'or des princes barbares. Du Caucase à la Gaule, V^e siècle après J.-C.*, Paris, 2000, p. 156-157.

QUIROGA (Jorge Lopez) – *Arqueologia del mundo funerario en la Peninsula Iberica* (siglos V-X), Madrid, 2010.

Toulze (Pierre), Toulze (Roger) – « Recherches archéologiques à Routiers (Aude) », dans *Bulletin de la Société d'Études Scientifiques de l'Aude*, t. LXXXIII, 1983, p. 51-56.



Les églises à angles arrondis du Rouergue*

par Raymond LAURIÈRE

L'individualisation de ce type d'architecture religieuse est assez récente. C'est en 1964 que Jacques Bousquet pénètre dans l'ancienne église de Touloungergues (fig. 1) (commune de Villeneuve d'Aveyron), désaffectée depuis 1923 et transformée dès lors en bâtiment agricole avec étable et grenier à foin. Il y découvre des peintures murales¹, dont il sera beaucoup parlé ultérieurement, mais l'originalité des édifices à angles arrondis constatée à cette occasion, s'individualise et déclenche l'intérêt des chercheurs et historiens locaux, qui perçoivent l'importance de cette architecture de la période préromane, car d'emblée et par tous cette datation est avancée.



FIG. 1. ÉGLISE DE TOULONGERGUES, vue depuis le sud-est. Au deuxième plan, le prieuré construit au XV^e siècle. Cliché R. Laurière.

Quelques années plus tard, le chanoine A. Debat, archiviste diocésain à Rodez, répertorie six édifices. 5 sont en l'Aveyron : Saint-Loup dans la commune de Causse et Diège, Touloungergues et Notre Dame de Mauriac dans la commune de Villeneuve d'Aveyron, Saint-Grat (fig. 2)

* Communication présentée le 7 avril 2015, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2014-2015 », p. 235.

1. Jacques BOUSQUET, « Les fresques romanes de Touloungergues », *Revue du Rouergue* (désormais cité R.R.), 1965, n° 74, p. 163-171. Et dans « Villefranche et le bas-Rouergue », *Actes du XXXIV^e Congrès d'études de la Fédération des sociétés académiques et savantes*, Imp. Salingardes, Villefranche, 1980.